

Image non disponible.
Restriction de l'éditeur

BUSINESS SCHOOLS

CRISE **DE FOI**

Malaise des étudiants en écoles de commerce face à certains enseignements cosmétiques et absurdes. Problème avec ces "bullshit" cours : ils mènent tout droit aux "bullshit jobs", entendez aux boulots "à la con", alors que la tendance serait plutôt à la quête de sens.

PAR VIOLAINE DES COURIÈRES

Au début de l'année 2023, Pauline*, 18 ans, assiste à un cours dans une prestigieuse école de commerce. L'enseignante explique comment superviser des salariés de différentes nationalités. Tous les poncifs y passent. Les Chinois seraient travailleurs, mais les Brésiliens auraient tendance à faire des pauses-café trop longues... « Qu'est-ce que je fais là ? », soupire l'étudiante de deuxième année, qui n'ose pas penser au coût de son école de commerce, plus de 35 000 € par an. Elle raconte : « Ce cours est dispensé dans le cadre d'un programme appelé "cross cultural management". Il ne nous apprend rien. Pour connaître les différentes nationalités, nous n'avons qu'à partir en stage à l'étranger,

comme cela nous est proposé lors de notre cursus. » Gustave*, 18 ans, étudiant dans un établissement similaire, tient le même discours : « Parfois, je me dis que je perds mon temps. J'ai le sentiment que ces cours ne sont que du vent comparés à ceux de mes amis en médecine ou en études de droit. Or mon école de commerce coûte près de 20 000 € par mois. »

Pour comprendre la petite révolution qui est en cours, il faut se pencher sur des chiffres récents : 31 % des jeunes diplômés des grandes écoles – dont HEC, Edhec, EMLyon, Essec – affirment vouloir contribuer utilement à la société, contre 13 % qui déclarent vouloir avoir des revenus élevés et 5 % obtenir un poste de dirigeant. Ces

Geddy Images

données sont issues d'une étude publiée le 4 avril 2023 par Edhec NewGen Talent, un centre d'expertise mis en place par l'Edhec sur les aspirations professionnelles des nouvelles générations. À la tête de cette structure, Manuelle Malot, qui a mené cette enquête, détaille : « C'est un mouvement absolument inédit et massif. Dans des écoles de commerce où d'ordinaire le salaire et la carrière sont des objectifs majeurs, les jeunes s'attachent d'abord à éviter d'avoir un job qui ne sert à rien. » Qui sont ces étudiants qui, dès l'obtention de leur diplôme, tournent le dos aux motivations financières et aux rêves de postes à responsabilité ? Sont-ils les déserteurs qui ont défrayé la chronique lors de la remise des diplômes en 2022 en faisant des discours radicaux sur le bien-fondé de leurs études ? A priori, non. « Ces étudiants ont une grande exigence vis-à-vis des contenus des cours et veulent approfondir leurs connaissances pour se rendre utiles à la société », poursuit Manuelle Malot. De fait, ceux à qui nous avons parlé ont un regard critique, sans pour autant rejeter les atouts du relationnel, les occasions de voyages à l'étranger, de stages ou de projets associatifs de leurs établissements. « Je ne veux pas cracher sur mon école », disent-ils pour atténuer leurs reproches.

Grosses déceptions

Reste que ces étudiants dénoncent la prépondérance d'enseignements de *soft skills* – encore des mots anglais, qui définissent les comportements personnels en entreprise – et de développement personnel, alors qu'ils aimeraient acquérir des compétences, des vraies. Ils perçoivent ces cours comme des boulevards les menant tout droit à un « bullshit job » – cette expression inventée par l'anthropologue américain David Graeber définit les postes de travail qui n'ont pas d'utilité dans les entreprises. « Les intitulés de nos masters en anglais ne veulent rien dire », fait remarquer Marine*, 22 ans, en seconde

année de master à Neoma Business School à Rouen. En alternance dans une ferme maraîchère biologique, elle se passionne pour la fixation des prix de vente des produits, mais se trouve en difficulté, car elle n'a pas eu de cours très précis dans ce domaine. À l'EM Lyon, Léa* est en stage en finance dans une multinationale et elle exprime la même déception face à la qualité des cours. Elle pointe « des PowerPoint qu'on doit recracher sans réfléchir et qui traitent des sujets en surface ». L'étudiante s'est mise à sécher ces cours et s'est inscrite en faculté de droit en parallèle afin d'obtenir une formation de qualité. Louis Fedel, à HEC, qui se définit lui-même comme un « étudiant militant », affirme que plusieurs de ses camarades désertent les cours de développement personnel pour se concentrer sur les cours de finance et de comptabilité. Gustave est plus indulgent avec son établissement, dont il préfère toutefois taire le nom : « On n'acquiert pas de compétences techniques, mais on apprend à être intéressant et à

ÉTUDIANTE À EMLYON, LÉA POINTE «DES POWERPOINT QU'ON DOIT RECRACHER SANS RÉFLÉCHIR ET QUI TRAITENT DES SUJETS EN SURFACE».

capoter notre auditoire », analyse-t-il. Il évoque même une forme de transformation personnelle lors du cursus en école de commerce : « Quand on rentre, on est A et quand on sort, on est B. » Aller en école de commerce se limite-t-il à l'acquisition de valeurs prêtes à penser pour l'entreprise et à une expérience – positive cette fois – d'ouverture à l'international ?

De fait, ces écoles de commerce se sont transformées ces dernières années. « Elles diffusent un modèle anglo-saxon qui s'appuie sur des accréditations internationales telles que AACSB (Association to Advance Collegiate Schools of Business) – ou encore Ipass », confirme un professeur de marketing dans une école de commerce parisienne. Au sein de la prestigieuse école HEC, Louis Fedel soupire : « Je me demande si HEC est encore une école française. » Pour obtenir ces accréditations internationales, ces établissements doivent recruter des enseignants reconnus pour leurs travaux de recherche, ce qui a tendance à défavoriser le recrutement de profils issus du monde professionnel. Par ailleurs, ils s'engagent à diffuser les valeurs de diversité et d'inclusion. « Nous donnons ces cours, souvent appelés "business and ethics" », poursuit le professeur de marketing parisien. L'éthique est donc enseignée sous le prisme de la diversité, mais plusieurs étudiants affirment à Marianne ne jamais avoir eu de cours de droit du travail. Une illustration de cette tendance à privilégier le cosmétique, la posture et la forme au détriment de la base, de l'essentiel et du fond. ■

*Les prénoms ont été changés.

LES PERLES DU CONCEPT À LA NOIX

« Dans le cours "purposeful leadership", on s'est retrouvés dans un exercice où on devait se regarder dans les yeux et faire des petits jeux mignons. C'était gênant et infantilisant », un étudiant d'HEC.

« Pour éviter le management par le plein, qui entraîne une stratification du fonctionnement de l'entreprise, il faut penser le vide », une professeure à l'Inseec Business School sur YouTube au sujet de la théorie du « management par le vide ».